

L'Anthropologie aux Beaux-Arts

Un projet de Monique Jeudy-Ballini et Maurice Godelier

*avec Sarah Abécassis, Virgile Alexandre, Marine Bikard, Moïra Charpy,
Victor de Bernis, Inès Di Folco, Sacha Floch Poliakoff, Elias Gama,
Licia Havard, Lou Le Forban, Tanguy Marchand, Louis Meyer,
Georgia Morisset, Joseph Perez, Clément Pérot-Guillaume,
Morgane Ryckelynck, Domitille Siergé, Laura Tolen*

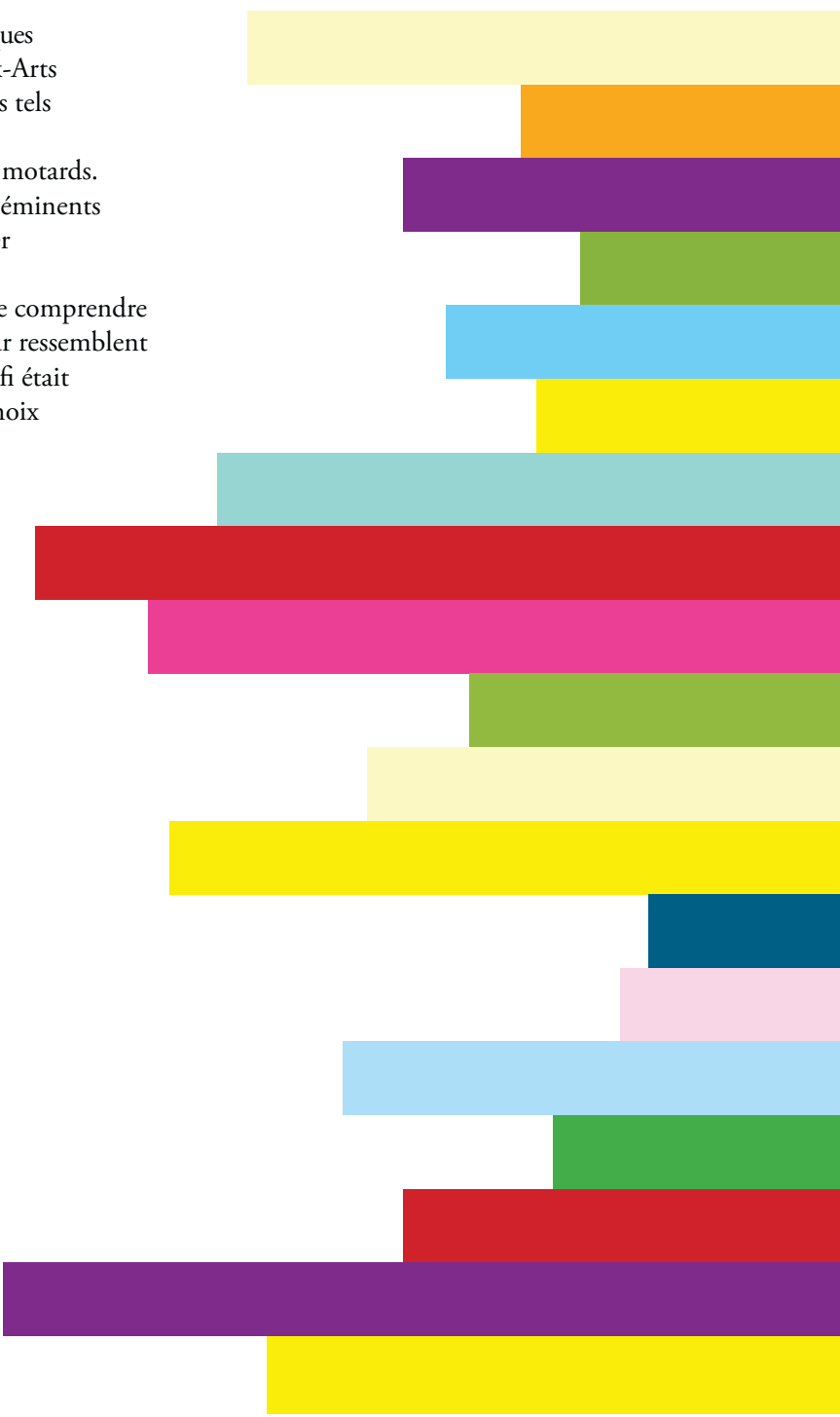
ateliers

Beaux-Arts de Paris éditions
Ministère de la Culture

Ce recueil livre dix-huit enquêtes anthropologiques menées par les étudiants de l'École des Beaux-Arts de Paris en immersion dans des milieux variés tels qu'une communauté juive traditionnaliste, une unité de soins palliatifs ou un groupe de motards. Cette démarche leur a été proposée par leurs éminents professeurs d'anthropologie Maurice Godelier et Monique Jeudy-Ballini.

Ces jeunes artistes s'ouvrent à la possibilité de comprendre en quoi les autres sont différents d'eux ou leur ressemblent par le biais d'un autre outil que l'art. Leur défi était de s'introduire au sein d'un groupe de leur choix qui ne les avait pas sollicités et l'enjeu de s'interroger sur le caractère construit des représentations.

Cet ouvrage révèle une démarche artistique originale en lien avec le réel.





L'Anthropologie aux Beaux-Arts

Un projet de Monique Jeudy-Ballini et Maurice Godelier

*avec Sarah Abécassis, Virgile Alexandre, Marine Bikard, Moïra Charpy,
Victor de Bernis, Inès Di Folco, Sacha Floch Poliakoff, Elias Gama,
Licia Havard, Lou Le Forban, Tangui Marchand, Louis Meyer,
Georgia Morisset, Joseph Perez, Clément Pérot-Guillaume,
Morgane Rycelynck, Domitille Siergé, Laura Tolen*

ateliers

Beaux-Arts de Paris éditions
Ministère de la Culture



Introduction

Maurice Godelier
L'anthropologie
et l'histoire aux Beaux-Arts

L'existence

d'un cycle de conférences dans lequel des anthropologues – en majorité – et des historiens des temps présents alternent pour partager leurs derniers travaux et leur savoir est un fait unique en France, propre seulement aux Beaux-Arts de Paris. L'idée en était née, comme souvent, d'un hasard et d'une rencontre. Monique Judy-Ballini, qui depuis ses débuts a pris en charge avec moi la réalisation de ce projet, en raconte l'histoire dans le texte qui suit le mien. De mon côté, je vais la résumer en quelques mots.

Alors que j'étais directeur scientifique de la mission de programmation du musée du quai Branly, je fus invité par l'Institut national du patrimoine à donner une conférence sur le thème bien connu « L'objet dans les musées ». J'étais arrivé avec, à la main, un sac en plastique dont je sortis une très belle lame de pierre polie rapportée de Nouvelle-Guinée et qui avait la même force que les pierres qu'on emmanche pour fabriquer les herminettes (des sortes de haches) qui servent à abattre les arbres dans les forêts de Papouasie-Nouvelle-Guinée, pour aménager des jardins.

J'expliquai qu'un archéologue des siècles futurs découvrant cette pierre dans le sol de la forêt pourrait la prendre spontanément pour la lame d'un outil remontant au néolithique. Partant de là, je désirais montrer que, derrière leur apparence, les objets peuvent dissimuler leur véritable fonction, leur sens social. Je fis remarquer à l'assistance que le matériau de la lame – de la diorite verte – était trop fragile et cassant pour s'attaquer à des arbres, et que le grain du polissage était tel qu'on comprenait mal la raison de tant de travail pour atteindre cette perfection si la pierre allait se casser dès qu'on s'en servirait.

J'expliquai que cet objet n'avait rien à voir avec les travaux agricoles, que c'était un objet de valeur et de pouvoir qui entrait dans les dons qu'il fallait offrir pour conclure un mariage, sceller une alliance politique ou compenser un meurtre ; bref, un objet destiné à circuler entre les clans, voire les tribus, pour produire d'autres rapports sociaux que des rapports économiques. Je voulais montrer que c'est en allant vivre avec les gens, en apprenant d'eux le sens de ce qu'ils font et ne font pas que l'on commence à connaître les autres par un chemin qui mène au-delà des préjugés et des apparences. Ce chemin est par définition celui qu'empruntent les anthropologues mais aussi les historiens quand ils exercent leur métier. L'historien, plongé dans ses archives, prend garde à ne pas projeter le présent dans le passé qu'il s'efforce de ressusciter et de nous faire comprendre.

Parmi le public, mon intervention intéressa Gaïta Leboissetier, alors directrice des études aux Beaux-Arts de Paris, et quand nous nous rencontrâmes quelque temps plus tard, l'idée naquit qu'on pourrait faire connaître aux étudiants les fondamentaux de l'anthropologie et de l'histoire en invitant des personnalités de premier plan telles Jean-Claude Galey, Hosham Dawod, Roberte Hamayon, Agnès Jeanjean, François Laplantine, David Le Breton pour les anthropologues, ou François Hartog, Jacques Le Goff, Michel Pastoureau, Georges Vigarello pour les historiens, et bien d'autres noms encore. L'idée fut acceptée et l'affaire, lancée.

Les étudiants ont pu ainsi apprendre ce qu'est un chaman en Sibérie, refaire pas à pas les étapes parcourues par un pèlerin qui se rend à La Mecque, découvrir l'histoire des couleurs, leurs usages et leur sens selon les époques, connaître le métier des éboueurs, la communauté des fossoyeurs, etc.

En fait, la tâche de comprendre en quoi les autres sont différents de nous ou nous ressemblent n'appartient pas seulement aux sciences sociales, qui, elles, poursuivent le double objectif de comprendre puis d'expliquer les raisons d'être de ce qu'elles ont compris. Chacun de nous est confronté au cours de sa vie à des manières de penser et d'agir qui condensent des trajectoires historiques et culturelles particulières. Être musulman ou chrétien, sunnite ou chiite, catholique ou protestant, français ou japonais, entrepreneur ou ouvrier... Une multitude d'identités existent qui à la fois rassemblent des individus et en éloignent d'autres alors même qu'une personne possède toujours en elle plusieurs moi, plusieurs identités.

Cependant, l'humanité n'est pas un chaos car, au plus profond de cette multitude de façons de penser et d'agir et de la foule des identités passées ou contemporaines qui les vivent, les sciences sociales découvrent des schémas de pensée et d'action qui constituent un socle commun, un invariant. Les invariants sont en petit nombre mais ont une portée explicative immense. Je n'en citerai qu'un, qui pèse d'un poids essentiel dans l'organisation des sociétés et dans la vie des hommes et femmes qui en sont membres. Le schème est celui-ci : depuis la plus haute antiquité et quelle que soit la religion pratiquée – polythéiste ou monothéiste –, l'humanité pense que la mort n'est pas la fin de la vie – que la vie continue après la mort –, qu'il existe donc un ou des lieu(x) où vont continuer à vivre les morts. Et pourtant, la mort fait de nous des cadavres dont il faut disposer, par exemple en les enterrant, en les brûlant ou en les exposant aux animaux. Or, personne n'a jamais « vraiment » vu l'âme ou les âmes (bouddhisme) d'un mort quitter son corps. Et si la mort ne s'oppose pas à la vie, à quoi s'oppose-t-elle ? À la naissance. Mais si la mort est la disjonction d'un corps et d'une ou plusieurs âme(s), alors la naissance est-elle la conjonction d'un corps et d'une ou plusieurs âme(s) ? Mais d'où viennent-elles ? Qui les introduit ? Etc.

On voit où l'anthropologie nous mène quand elle découvre des « invariants » au fondement de multiples systèmes différents de pensée et d'action. Elle fait apparaître le matériau imaginaire dont sont constituées beaucoup d'institutions et de pratiques tenues pour vraies et pour réelles par ceux qui y croient et les suivent.

De leur rencontre avec l'anthropologie, beaucoup d'étudiants ont tiré un plaisir d'apprendre, de prendre leur distance par rapport à leurs façons de penser et de voir, et même pour certains, de l'enthousiasme. Nous leur avons proposé de faire leur propre expérience de l'anthropologie en réalisant une courte enquête de terrain au sein d'un milieu qu'ils ne connaissaient pas à l'avance mais étaient curieux d'approcher. Il fallait exclure les proches pour aller vers des inconnus, des « étrangers ».

Beaucoup d'enquêtes réalisées par les étudiants se sont révélées de grande qualité : par leur objet, par l'intérêt des faits observés et rapportés, par les commentaires ajoutés sur les difficultés de la recherche, leurs surprises d'observateurs, le désir de retourner auprès des gens nouvellement connus et de continuer avec eux l'enquête jugée trop courte, trop inachevée.

Devant cette richesse, nous avons décidé, Monique Jeudy-Ballini et moi, de proposer à la direction des Beaux-Arts de choisir chaque année quelques textes parmi les plus frappants et de les faire publier en suggérant à leurs auteurs de les illustrer eux-mêmes. La réponse fut positive. À vous, lecteurs, d'en apprécier le résultat et d'y prendre plaisir.

Monique Jeudy-Ballini

Anthrop'art

Un jour de décembre 1998, un colloque fut organisé à l'École nationale du patrimoine sur les enjeux du « musée de l'Homme, des Arts et Civilisations » qui devait ouvrir en 2006 à Paris, sous le nom « musée du quai Branly ». Maurice Godelier, qui dirigeait le projet scientifique pour la recherche et l'enseignement supérieur de la mission de préfiguration du futur établissement, y fit une conférence remarquée sur la question de l'objet muséal. L'impression produite par sa communication fut telle que, des années plus tard, une auditrice de ce colloque, Gaïta Leboissetier, alors directrice des études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, en fit état auprès d'Henry-Claude Cousseau, qui dirigeait cette École¹. Après avoir rencontré Maurice Godelier, tous deux estimèrent essentiel que l'anthropologie fasse l'objet d'un enseignement régulier au sein d'un établissement n'ayant pas vocation initiale à le dispenser, initiative inédite dans le champ académique de l'éducation artistique. C'est ainsi qu'à l'automne 2003 furent mises en place des séances hebdomadaires d'anthropologie, désormais intégrées aux enseignements théoriques des Beaux-Arts de Paris.

Présentées par des intervenants « tous terrains » sur autant de sujets particuliers sans lien privilégié avec l'art, ces séances n'ont cessé de poursuivre un objectif : sensibiliser à des manières de penser et d'agir différentes des nôtres, que souvent nous ne comprenons pas – voire qui nous sont antipathiques –, précisément parce que ce ne sont pas les nôtres et que nous n'en avons jamais eu l'expérience dans notre propre culture. L'anthropologie n'est pas séparée de l'histoire, étant entendu, comme y insiste Maurice Godelier, que tout dans le présent ne s'explique pas par le présent et que la compréhension des faits sociaux en appelle à la connaissance de ceux qui les ont précédés. « Des réalités passées sont toujours vivantes et actives dans le présent », écrit-il, « et vouloir enfermer le présent dans le présent, c'est se condamner à en méconnaître en partie le sens. Aujourd'hui, en Europe comme dans le reste du monde, des problèmes d'identité locale, régionale ou nationale occupent l'avant-scène de l'histoire, et le recours au passé, donc à l'histoire, est nécessaire pour en comprendre les fondements anciens et, en partie, les raisons actuelles² ».

Au long des séances successives, il s'est agi d'amener les étudiants à réaliser que la plupart des choses ne semblent évidentes que parce qu'elles sont familières et que ce que nous tenons pour naturel et universel ici ou aujourd'hui ne va pas forcément de soi ailleurs ou à une autre époque.

Quelques données disparates relevées dans divers endroits du monde et proposées à titre d'exemples saisissants montrent le bousculement des cadres conceptuels et sensoriels habituels auquel peut soumettre l'observation ethnographique. On sait ainsi qu'il est des sociétés ignorant les notions de « père » et de « mari » ; où les seuls « vrais » enfants qu'on reconnaisse sont ceux qu'on n'a pas mis au

1. Henry-Claude Cousseau dirigea les Beaux-Arts de Paris de 2000 à 2011. Gaïta Leboissetier fut directrice adjointe de 2003 à 2014.

2. Maurice Godelier, « L'état des sciences de l'homme et de la société en France et leur rôle dans la construction de l'espace européen de la recherche », rapport à l'attention du Premier ministre, Paris, avril 2002, p. 10.

monde; où l'on peut commettre l'«inceste par la nourriture»; des sociétés qui perçoivent la maladie et la mort comme des affects; où la faim, assimilée à une émotion et non à un besoin organique, est terminologiquement associée à la solitude; des sociétés qui érigent le manque d'appétit en idéal tant elles attachent de honte au fait de se nourrir, et où l'on cultive la terre à seule fin de jeter la plus grande partie des récoltes; des sociétés où seuls les étrangers accèdent au statut de chefs; où il faut s'abstenir d'éprouver de la haine contre ses ennemis pour être mieux à même de les tuer; où aucun mot n'existe pour nommer la tristesse mais plus d'une quarantaine définissent la colère; des sociétés où l'on s'entend sur ce qui est rouge, jaune ou bleu sans recourir à des termes de couleur; d'autres où le mot désignant le vert diffère selon que le support est rugueux, lisse, humide, comestible, végétal, issu d'un insecte, vivant, agonisant, inerte ou animé, proche, moins proche ou lointain; des sociétés où le sentiment d'admiration est vécu comme un préjugé exigeant une réparation matérielle; où la valeur d'une œuvre tient à ce qu'elle est difficile à comprendre et provoque le rire... On pourrait multiplier les exemples.

Mais l'altérité, parce qu'elle n'est pas toujours étrange ou spectaculaire, peut susciter un défaut d'attention à ce qui semble ordinaire ou anodin, en occultant ce que la banalité supposée des faits et des comportements recèle de significations singulières. En ce sens, elle est une invite à mettre à distance nos présomptions courantes et avec elles, nos préjugés; une invite également à réinventer le vocabulaire en nous méfiant de ces pièges à pensée classificatoire que sont les mots du langage commun.

L'enjeu est ainsi de réfléchir au caractère construit de nos représentations, au «formatage» (cognitif, corporel, émotionnel...) auquel nous a soumis l'appartenance à un pays, un peuple, un groupe, un milieu, une époque... Car nos façons de sentir et de concevoir les choses sont inévitablement conditionnées à notre insu par l'environnement dans lequel nous avons grandi, constat que l'ethnologue Marshall Sahlins résumait en affirmant qu'«il n'existe pas d'immaculée perception³».

L'approche anthropologique se veut d'abord une sorte d'hygiène mentale consistant à prendre conscience de ce conditionnement pour tenter de s'en défaire, de se décentrer et, par suite, de voir autre chose que ce qu'on s'attendait à voir. Or, cela n'est pas une disposition innée et partagée, mais un art qui s'acquiert. En matière d'observation, apprendre, c'est commencer par se déprendre, par se dessaisir de soi et s'essayer à «*penser ailleurs*», pour citer Montaigne. C'est chercher sans toujours savoir quoi au départ et garder intacte la faculté de s'étonner en suspendant tout jugement de valeur.

Restituer ce que les gens pensent, disent et font ou ce qu'ils disent faire et disent penser; analyser l'écart entre les paroles et les actes; s'intéresser aux conditions d'énonciation, aux lapsus, aux ambivalences, aux contradictions, aux dénégations, aux associations d'idées, mais aussi aux silences, aux mimiques et aux gestes; interroger le quotidien, l'ordinaire, le détail et le concret des manières d'être pour tenter d'appréhender les catégories à partir desquelles, dans un contexte précis et à une époque donnée, les membres d'un groupe ordonnent leur univers sans intention délibérée et sans en avoir nécessairement conscience; prendre en compte ce qui complexifie la réalité ou l'apparente normalité plutôt que d'aspirer à la niveler pour se la rendre cohérente; convenir que l'imaginaire ne s'oppose pas au réel mais en est partie prenante; admettre en conséquence qu'une idée fausse est aussi un fait vrai⁴: cette façon de procéder passe par une immersion intime et prolongée dans le milieu étudié.

Sur un plan méthodologique, une telle immersion implique des formes diverses de participation à la vie de ce milieu en même temps que le maintien d'une certaine distance pour que l'engagement de l'observateur ne confine pas chez lui à une (fantasmatique et très illusoire) identification. C'est une précaution importante pour prévenir la tentation naïve, poétique, voire narcissique de croire qu'on pourrait devenir un autre pendant la durée d'une enquête. Contre ce qu'il assimile à du «cynisme méthodologique», Jean-Pierre Olivier de Sardan met en garde en dénonçant cette «stratégie de l'ambiguïté» par laquelle un

3. Marshall Sahlins, *Islands of History*, The University of Chicago Press, Chicago et Londres, 1985, p. 147.

4. Expression inspirée du titre d'un ouvrage dirigé par Jean-Noël Jeanneney, *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, éditions Odile Jacob, Paris, 2000.

observateur se met dans la situation de « croire sans croire tout en croyant, de faire comme s'il franchissait en toute bonne foi la ligne sans pourtant jamais la franchir vraiment », puisque, à de rares exceptions près, cette posture prend fin au retour du terrain⁵. Si l'empathie est une aptitude précieuse, le sens de l'observation ne s'y réduit pas. Car même si leur réalisation s'en trouve évidemment compliquée, des études ethnographiques de qualité peuvent être conduites parmi des groupes peu accueillants, antipathiques ou ayant des pratiques repoussantes⁶. À l'inverse, l'hospitalité qu'une population réserve à un étranger constitue d'autant moins pour lui un gage d'investigations réussies qu'elle tient parfois d'une efficace mise à distance. Après avoir ainsi partagé plus d'un an le quotidien d'une tribu de Papouasie-Nouvelle-Guinée, un chercheur revint totalement accablé en confiant que la vie y était d'une monotonie terrifiante et qu'il ne s'y passait jamais rien (il décida depuis de changer de métier)⁷.

À l'instar de ce qui vaut pour un psychologue, selon Georges Devereux, un ethnologue doit « admettre qu'il n'observe jamais le comportement qui "aurait eu lieu en son absence" et qu'il n'entend pas le même récit qu'un même narrateur eût fait à un autre que lui⁸ ». Au lieu de déplorer les perturbations induites par la présence d'un ethnographe et de mettre en doute l'objectivité de toute observation, poursuit Devereux, il serait recommandé de découvrir ce que ces perturbations révèlent du milieu étudié puisque « même le refus de se laisser troubler par un intrus est une réponse à l'observation⁹ ». En matière d'ethnographie, par conséquent, rien ne se perd, et les divergences d'interprétation susceptibles d'opposer des observateurs différents ne sont jamais qu'à l'image de celles qui sont rencontrées au sein des groupes étudiés, lesquels partagent rarement une vue consensuelle de leur société et de leur culture.

L'approche ethnologique porte sur des singularités qu'elle ne traite pas comme des données isolées mais qu'elle se fait une règle d'interpréter de façon comparative et multisituée pour montrer comment se crée du social, attentive tout à la fois aux différences et aux similitudes qui font l'unité de l'esprit humain. Car la compréhension des autres amène à la compréhension de soi, l'anthropologie étant peut-être, pour le formuler comme l'ethnologue, écrivain et voyageur Jacques Meunier, « le plus long chemin qui va de soi à soi¹⁰ ». En son temps, Victor Segalen anticipait déjà ce point de vue, lui qui écrivait que « l'exotisme n'est plus tant une sortie de soi que l'exploration d'espaces intérieurs et pourtant étrangers¹¹ ». Toute enquête ethnographique met ainsi à l'épreuve un savoir-voir empirique qui est instrument de découvertes en même temps que révélation de soi. Les travaux de Maurice Godelier sur l'identification d'invariants n'ont cessé de montrer que les différences culturelles ne sont jamais absolues mais relatives et qu'elles ne sont que des réponses particulières aux questions universelles que l'humanité se pose sur le sens de la vie, le pourquoi de sa fin, son rapport à ce qui est autre ou ses liens avec l'invisible, notamment...

Si elle est née de l'expansion coloniale de l'Europe, l'anthropologie, cependant, ne réduit pas son objet à l'étude de réalités extra-européennes. On ne voyage pas forcément en arpentant le monde, mais en mettant d'abord ses sens en alerte. L'enseignement dispensé aux Beaux-Arts a justement l'ambition de dépayser la pensée et de montrer que l'altérité est moins une qualité intrinsèque aux choses qu'une qualité dans la manière de les observer. De fait, comme le remarque Georges Devereux, « aucun phénomène ne possède un sens inhérent. Il n'est donc ni une donnée ni une information ; il est simplement une source potentielle de données. Il devient une donnée en étant assigné à, ou approprié par, une science

5. Jean-Pierre Olivier de Sardan, « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41-43, 2000, p. 428-429.

6. Voir Martina Avanza, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », in *Les Politiques de l'enquête*, La Découverte, Paris, 2008, p. 41-58.

7. À propos de l'anthropologue Jeremy Pool, cf. Monique Judy-Ballini, « Voir et regarder », *Gradhiva* 15, 1994, p. 59-74.

8. Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, Paris, 1980, p. 30.

9. *Ibid.*, p. 369 et 370.

10. Jacques Meunier, *On dirait des îles*, Flammarion, Paris, 1999, p. 457 (cité par Franck Michel, *Désirs d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Presses de l'université Laval, 2004, p. 314).

11. Cité in François Laplantine et Alexis Nouss, *Le Métissage*, Flammarion, Paris, 1997, p. 101.

particulière...¹²» L'observation ethnographique, en l'occurrence, n'est pas affaire de kilomètres ou d'exotisme mais émerge d'un regard déshabitué, délivré de ses présupposés et potentiellement applicable à tout : un rituel papou aussi bien qu'un commissariat de police ou un laboratoire d'astrophysique. Pour cette raison, et sauf circonstances rendant impossible ou trop risquée la présence d'un observateur étranger, tout milieu et tout rapport social sont justiciables d'une analyse anthropologique. Au cours des séances, les étudiants ont eu ainsi un aperçu des recherches menées en anthropologie du proche et portant sur la parenté, les conduites à risque, la robotique, le traitement des déchets, la condition pénitentiaire, la santé, le handicap, les usages artistiques de la douleur, le travail dans les égouts, la chirurgie du visage, le silence, les camps de réfugiés, le parfum, le jazz, les malentendants, l'intérim dans les métiers du bâtiment, la vieillesse, le jeu, l'alimentation, l'industrie du luxe, l'intime, les zadistes, les pompiers et leurs interventions d'urgence, le transsexualisme ou les consultations médicales d'acupuncture... – pour s'en tenir à quelques exemples.

C'est à cette expérience d'une ethnologie sans exotisme que sont conviés les étudiants pour leur évaluation semestrielle ; une expérience déstabilisante ou intimidante d'intrusion au sein d'un groupe ou d'un lieu ne les ayant pas sollicités initialement et dans lequel les gens rencontrés se trouvent le plus souvent en situation de devoir répondre à des questions qu'ils ne se sont jamais posées¹³. Effectuée dans un milieu de leur choix, préférentiellement autre que familial, cette enquête se veut moins un documentaire qu'un point de vue sur une réalité spécifique ; une restitution mettant au jour des modes de représentation et de fonctionnement susceptibles d'entrer en résonance avec leur propre démarche artistique et, ainsi, de servir de matériau pour la nourrir ou en explorer le sens. Les résultats de ces investigations ont été maintes fois surprenants, originaux et d'une qualité redevable à la sincérité de l'engagement personnel qui les soutenait.

Depuis le début, les lieux et communautés pris pour sujets d'observation ont été éminemment variés : discothèque, sandwicherie, boutique de vêtements, agence de mannequins, synagogue, supermarché, campement tsigane, camp de hippies, thanatopracteurs, site de rencontres, marionnettistes, coursiers à vélo, artistes aveugles, culturistes, bénévoles auprès d'autistes, club sportif, SDF, bois de Boulogne, squats, mosquée *gay friendly*, taggeurs, association caritative, collectif de désobéissance civile, dératiseurs, diaspora vénézuélienne... Bien d'autres milieux mobilisèrent encore la curiosité des étudiants, et les textes qui suivent – issus d'enquêtes réalisées au cours de l'année 2018 – l'illustrent de façon convaincante, même si certains affichent une liberté indiscutable face à ce qu'on pourrait appeler l'«orthodoxie ethnographique». Hétérogènes quant à leur inspiration et à leur style, ils sont l'émanation de regards aiguisés, de sensibilités ou d'histoires particulières, l'expression d'une capacité à savoir oser. En même temps que les talents individuels, ils attestent la richesse d'un cursus dans lequel l'ouverture disciplinaire stimule un surcroît d'investissement.

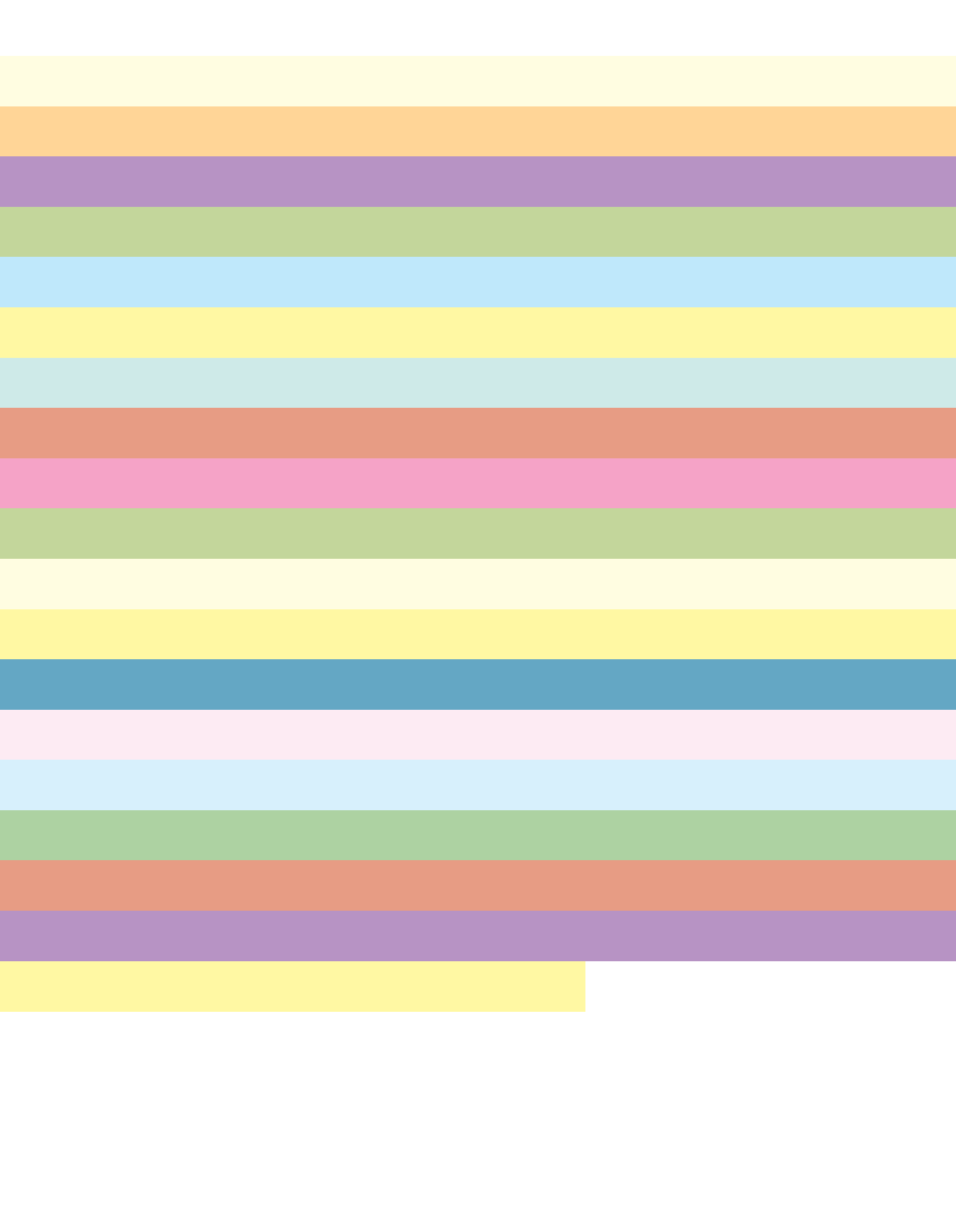
Au cours des dernières décennies, les liens qui se sont développés entre art contemporain et anthropologie avec ce qu'on a appelé le « tournant ethnographique¹⁴ » trouvent en quelque sorte un prolongement de plus à travers l'enseignement de l'anthropologie institué aux Beaux-Arts de Paris. S'ils en traitent selon des conditions et des finalités différentes, artistes et anthropologues ne cessent fondamentalement d'être travaillés par le rapport à l'autre – fût-il, cet « autre », rencontré dans l'intimité du soi. Leurs approches respectives valent comme autant de modes de connaissance porteurs de potentialités d'action et de transformations...

12. George Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, op. cit. p. 403.

13. Voir Pierre Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, p. 226.

14. Voir notamment Hal Foster, « The artist as ethnographer? » in G. E. Marcus et F. R. Myers, eds., *The Traffic in Culture. Refiguring Art and Anthropology*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1995 ; Alex Coles ed., *Site-Specificity. The Ethnographic Turn*, Black Dog Publishing Limited, Londres, 2000.





- 14** **Licia Havard**
Le rapport des artistes à leur œuvre. Enquête chez les étudiants des Beaux-Arts
- 26** **Sarah Abécassis**
Le sentiment d'être juif
- 34** **Joseph Perez**
La Jeunesse communiste des Bouches-du-Rhône. Cellule du centre-ville de Marseille
- 41** **Georgia Morisset**
Galerie Z. Le marché
- 55** **Morgane Ryckelynck**
L'équipe des vedettes de Bréhat
- 61** **Clément Pérot-Guillaume**
L'archouma
- 67** **Elias Gama**
Les médiateurs culturels du Palais de Tokyo
- 73** **Domitille Siergé**
Les joueurs d'échecs du jardin du Luxembourg
- 83** **Inès Di Folco**
Nés la nuit, une famille constellée
- 95** **Moïra Charpy**
Le Tennessee Jazz Bar
- 100** **Tanguy Marchand**
Bandes de peur. Enquête anthropologique : rapport à la prise de risque dans l'univers motocycliste
- 108** **Lou Le Forban**
La conquête du pain, une boulangerie autogérée
- 114** **Victor de Bernis**
Parler de la mort en unité de soins palliatifs
- 122** **Marine Bikard**
Comment la vidéo permet-elle d'accéder à une connaissance de l'autre?
- 138** **Laura Tolen**
Le foyer des travailleurs migrants (FTM) Bara, à Montreuil
- 143** **Sacha Floch Poliakoff**
Les collectionneurs Pixi
- 148** **Virgile Alexandre**
Une maison pour toujours
- 152** **Louis Meyer**
Le vêtement de niche masculin
- 156** *Biographies*

Licia Havard

Le rapport des artistes à leur œuvre

Enquête chez les étudiants des Beaux-Arts

Cette enquête correspond d'abord à un constat concernant mes pratiques : lorsqu'il s'agit de ma création, je conserve absolument tout. Qu'il s'agisse de grands dessins au fusain, de petits gribouillis en marge de mes cours ou encore des dizaines de photographies quasiment identiques d'un même sujet, je suis incapable de jeter.

Il en va de même pour mes écrits. Au cours de nombreuses discussions, j'ai eu l'impression de ne pas être la seule à conserver ainsi.

Vient ensuite une réflexion concernant le culte des objets, leur conservation et leur accumulation dans notre société. Je citerai par exemple le département des estampes de la Bibliothèque nationale de France, dont la collection compte plus de quinze millions de documents iconographiques accumulés depuis le *xv^e* siècle : il peut s'agir de livres, de gravures et de photographies, mais aussi d'affiches, de T-shirts imprimés, d'étiquettes de bouteilles ou de pommes, et même de sacs de confettis !

De ces deux constats m'est venue la pensée qu'il existait une sacralisation systématique de la création humaine sous toutes ses formes. Cependant, je ne parlais que d'impressions et d'analyses personnelles. Avant d'élaborer de vastes théories philosophiques sur la nature de l'âme humaine, il m'a donc semblé nécessaire de vérifier ce qu'il en était en pratique. Les individus ont-ils tous réellement ce genre de rapports avec leur création et, si c'est le cas, est-ce pour les raisons que je m'imagine ?

Je peux à ce sujet évoquer une anecdote survenue il y a quelque temps : j'ai rencontré un homme qui, après avoir lu en diagonale un livre

de vulgarisation sur la physique nucléaire, avait compris que le Soleil envoyait des atomes à la Terre et que ces derniers se comportaient différemment en fonction de l'heure de la journée. Sur cette base, il avait élaboré toute une théorie philosophique et religieuse concernant le sens de la vie, le tout fondé sur « la science », et comptait en faire un livre. Deux jours plus tard avaient lieu les attentats du 13 novembre à Paris. Cela me fit prendre conscience de l'importance de l'éducation dans le développement de l'esprit critique, afin de ne pas donner à sa vie un sens fondé sur des bases illusoire et de ne pas adhérer aveuglément aux conceptions biaisées et dogmatiques que d'autres nous proposent.

Je tirais une conviction de cette expérience : je ne pouvais réfléchir dans mon coin, et il fallait me confronter à la réalité de la situation, d'où la pertinence de l'enquête sociologique.

Mon questionnement concerne tout d'abord la nature même de cette pratique de conservation : est-elle une caractéristique purement individuelle et ressortissant plutôt du domaine de la psychologie, ou bien est-elle universelle et propre à la nature humaine ? À moins qu'on ne constate des variations selon le milieu social et culturel des individus, ce qui justifierait alors de s'intéresser à ce sujet dans le cadre d'un cours de sociologie.

Face à l'étendue de mon sujet et au temps limité qui m'était imparti, et puisqu'il faut bien commencer quelque part, j'ai choisi de me pencher sur le rapport que les étudiants des Beaux-Arts de Paris entretenaient avec leurs travaux. J'ai choisi ce cadre tout d'abord parce qu'il était pratique :

Université Paris-Dauphine, École nationale supérieure des Arts Décoratifs, Paris

• *Exposition et prix*

2019, *Un cœur simple*, artiste et commissaire associé avec César Brunel, Centre Tignous d'art contemporain, Montreuil

2018, nominé, Prix des Amis des Beaux-Arts, Chapelle des Petits-Augustins, Paris

Georgia Morisset

Née en 1995

• *Formation*

2018, Beaux-Arts de Paris, 5^e année, atelier Éric Poitevin

Joseph Perez

Né en 1994

• *Formation*

2018, DNSAP, Beaux-Arts de Paris,

ateliers Emmanuelle Huynh et Nathalie Talec

2013, les Arcades, classe préparatoire artistique

• *Expositions*

Artagon, Heading East! Magasins généraux, Pantin

Fej, rencontres d'arts, Château du Fej, Joigny

Hotel Europa, Galerie Felix Frachon, Bruxelles

Rebell/Rebel, FRAC/Galerie du Waaw, Marseille

Amor, ABM Confeccionces, Madrid

Lineas Rouges, Le Sureau, Pantin

• *Expérience professionnelle*

Escuela de Arte Útil de Tania Bruguera, YBMCA, San Francisco

Assistant d'artiste et assistant technique, exposition

Ana Jotta, Crédac, Ivry-sur-Seine

Stagiaire, Domino Studio, Paris

Stagiaire, Agence Quai 13, Marseille

Clément Pérot-Guillaume

Né en 1992

• *Formation*

2018, Beaux-Arts de Paris, 4^e année, atelier Guillaume Paris

2018, The Cooper Union for the Advancement of Science and Art

2018, École nationale supérieure des Arts Décoratifs, département Photo/Vidéo

2017, École nationale supérieure de l'Audiovisuel, département Réalisation

2013, études cinématographiques, Université Paris 7

2011, Tisch School of the Arts, New York University

2011, Hypokhâgne option Cinéma, Lycée Paul-Valéry

• *Expositions et prix*

2018, *The Exhibition is Cancelled*, The Cooper Union for the Advancement of Science and Art, New York

2018, typologie, installation multimédia et réalité virtuelle pour le Château de Versailles

2017, membre du jury étudiant de la compétition internationale, Festival international du court métrage de Clermont-Ferrand

2017, Premier prix d'écriture Claude Nougaro – meilleur scénario

Morgane Ryckelynck

Née en 1994

• *Formation*

2018, DNSAP, Beaux-Arts de Paris, 4^e année,

atelier Dominique Gauthier

Domitille Siergé

Née en 1997

• *Formation*

2018, DNSAP, Beaux-Arts de Paris, 4^e année,

atelier Jean-Michel Alberola

• *Prix*

2015, primée au Concours général des lycées et des métiers en arts plastiques

Laura Tolen

Née en 1997

• *Formation*

2018, DNSAP, Beaux-Arts de Paris, 4^e année, atelier Tim Eitel

2015, Prép'art, Paris

2014, Baccalauréat L, Lycée français Dominique Savio, Douala, Cameroun

• *Publication*

2016, *Black & White: Volume Two*, Out of Step Books, un dessin



Beaux-Arts de Paris
14, rue Bonaparte 75006 Paris
www.beauxartsparis.fr

Présidente du conseil d'administration
Éléonore de Lacharrière

Directeur
Jean de Loisy

Directrice adjointe administrative
Patricia Stibbe

Secrétaire général
Julien Rigaber

Enseignements et vie scolaire

Responsable du service de la vie scolaire
Delphine Hérisson

Adjointe
Aude Harrburger

Responsable du pôle numérique
Vincent Rioux

Responsable du 3^e cycle
Marie José Burki

Responsable de la médiathèque
Marc Petit

Responsable de la programmation culturelle
Jany Lauga

Communication

Responsable mécénat et partenariats
Sophie Boudon-Vanihlle

Adjointe chargée des partenariats et des mécénats
Fabienne Grolière

Chargée des relations presse
Isabelle Reyé

Responsable éditoriale
Renée Zuza

Éditions

Responsable des éditions

Pascale Le Thorel

Coordination éditoriale

Anne-Julia Manaranche

Conception graphique et réalisation

Carole Peclers et Corinne Lahens

Administratrice des éditions

France Groubetitch

Relecture et corrections

François Grandperrin

Éditions numériques

Isabelle Dupasquier

